

Une critique indépendante et impartiale de la production mensuelle de nos grands éditeurs, aidera nos lecteurs à meubler leur discothèque en connaissance de cause. Les disques portant les plus grands noms ne sont pas toujours les meilleurs, alors que souvent, un titre modeste cache un chef-d'œuvre. Avec une **liberté absolue**, nous dirons notre pensée, en la justifiant, sur les enregistrements nouvellement mis en circulation. Nous essaierons de faire comprendre aux industriels quelles sont les erreurs qu'ils commettent encore de bonne foi et dans quel sens ils peuvent améliorer leur œuvre pour conquérir le suffrage des véritables connaisseurs. Choisir un disque sur la simple indication du catalogue, conduit souvent à des déceptions : dans un esprit d'indépendance absolue et au seul nom de la musique nous voulons créer ici un **Guide esthétique** dont il est inutile de souligner les avantages pratiques pour nos lecteurs.

La critique s'appliquait jusqu'ici, à cette chose fugitive qu'est un concert : n'a-t-elle pas le devoir de s'intéresser désormais aux enregistrements mécaniques qui réalisent d'une façon définitive et durable, la formule du « **concert chez soi** » ?

En s'élevant par degrés sur l'échelle de la perfection artistique, les constructeurs des instruments mécano-musicaux devaient forcément appeler sur eux l'attention de la musicographie et de la musicologie. C'est la rançon honorable de leur succès. Groupons donc ici toutes les bonnes volontés et tous les prosélytismes pour défendre une formule d'édition dont l'efficacité n'est pas discutable. Les meilleurs musiciens ignorent les progrès réalisés dans ce domaine. En travaillant à dissiper les innombrables malentendus qui détournent de la musique enregistrée tant de mélomanes mal renseignés, nous nous flattons de faire œuvre utile. Que la première Revue critique consacrée aux mystérieux problèmes de la « phonogénie » soit donc accueillie avec une cordiale sympathie par tous ceux qui croient à l'avenir de la **cinématographie du son** !

---

## Wagner sous le Diaphragme

par Henri BÉRAUD

Je suis né et j'ai grandi au Bayreuth français, c'est-à-dire à Lyon. Wagner y forma ceux de mon âge. Dans une ville où les soirs sont longs et pluvieux, il remplissait nos loisirs. Nulle part son appel ne trouva de jeunes cœurs plus dociles. Tous, de l'austère fabricant au galopin des ruelles, communièrent alors sous les espèces du Graal. A force de cris et de foi, notre jeunesse avait chassé le répertoire italien. Que faire contre la jeunesse ? Même au pays des brumes, du labeur maussade et de la vie secrète, il lui faut céder. Nous eûmes raison de tout et de tous parce que nous aimions avec passion.

Ainsi, les derniers adorateurs du *bel canto* durent se replier devant les « wagnériens chevelus » — ainsi nous nommaient-ils par dérision — dont les cohortes accablaient les galeries de notre vieux et vaste opéra. De là-haut, nous nous penchions sur la musique comme sur une cuve, tandis qu'aux vitrines des photographes jaunissaient les portraits des ténors à pourpoints, barbiches et gros cous. Mortes les vieilles affiches et morte la claque si habile à cueillir les contre-ut... Sous le péristyle on ne lisait plus que le nom du grand Richard. Les petits livreurs sifflaient dans le brouillard sur le motif du cor de Siegfried. Bien avant Paris, nous eûmes des « cycles » de la Tétralogie. Cela coûtait douze sous par ouvrage. Douze sous pour entendre Litvinne, Delmas, Seguin et l'inoubliable Verdier. Quarante-huit sous ces quatre soirs qui, pour certains d'entre nous — n'est-ce pas Charles Dullin ? n'est-ce pas Arnoux ? — durèrent plus que le reste

de l'existence... Nous vivions alors pleinement, et notre temps coulait à l'image de la mélodie continue...

Si, depuis, nous avons trahi le dieu, ne lui reviendrons-nous pas soumis, et plus fervents ? Ne porte-t-il pas en ses fleuves sonores les reflets de notre adolescence ? Qui fut wagnérien en son premier âge, le sera toujours. Avoir, comme le fils de Siegmund, ouvert les yeux dans la forêt wagnérienne. On ne renonce pas à la fortune d'un si magnifique souvenir.

Si transportés que nous fussions, par les vertiges du leit-motiv et de la quinte augmentée, nous subissions le contact du réel. Il y avait l'orchestre, ses abîmes, il y avait les héros, les guerriers, les burgs, les nains, les dieux, les flammes, les eaux — et il y avait la rue. La vie continuait. Or, parmi les réalités du monde quotidien que, non sans impatience, tolérait notre rêveuse ardeur, un souvenir se lève : celui des premiers phonos.

Des premiers ? Non, pas tout-à-fait. Ce n'était déjà plus l'ancêtre, l'Edison, la pièce de musée, la brave machine parlante au régulateur à boules, aux cylindres de pâle chocolat, aux écouteurs en canules emmanchés d'un carrefour élastique. A dire vrai, c'était pis. Cet instrument confidentiel, le progrès nous l'avait d'abord fait regretter. Les phonos de notre jeunesse vraiment, ce furent les éclatants et redoutables engins à saphirs, les banlieusards et glapissants pavillons en forme de glycines, dont les invisibles pistils battaient, avec le bon M. Parès, la mesure aux bugles, cornets, trombones et saxhorns de la Garde Républicaine. Ouvrard et Mercadier chantaient, par ces mille trompes bleues, sur l'appui de toutes les fenêtres. L'air en était rempli, et les oiseaux, à tire d'aile et tout tremblants, fuyaient jusqu'au fond des nuages.

Comme il nous eut bien fait rire alors, l'homme osé qui, du *Parsifal* à ces mécaniques, eût prétendu établir le rapport le plus fragile. Surtout il nous eut indignés. Pour dire précisément les choses, il nous semblait impossible d'imaginer pire hérésie. C'eût été, à nos yeux, le comble du disparate et même de l'antipathie. Pour nous, la musique et le phonographe se repoussaient mutuellement, d'une manière aussi certaine que se combattent la chaleur et la glace. Entre la suggestion musicale et les sons enregistrés, l'incompatibilité nous semblait sans remède. Beaucoup de gens, surtout en France, le croient encore. On ne lit guère de chroniques ou de romans où l'on ne parle, en 1927, du « phonographe nasillard ». Le merveilleux instrument d'aujourd'hui expie les méfaits de son père. Pourtant, pourtant...

Qui nous eût dit qu'un jour nous aurions Wagner à domicile, Wagner et son « orchestre de six tonnes » ?

Ce soir, chez moi, dans ma solitude rhétaise, tandis que, de toits en toits, le vent du large chasse le moine bourru, tout Bayreuth gronde avec une majestueuse et pure exactitude sous un couvercle d'acajou. Il suffit qu'une aiguille frôle avec douceur une orbe de noire ébonite. Aussitôt cuivres, bois, cordes, timbales tout se déchaîne à mon appel, en un prodige inépuisable, contre les mugissements de la tempête. J'écoute, je rêve. A la voix de l'orchestre, vous sortez un à un du coffret enchanté, ô chers fantômes de ma jeunesse. Voici Parsifal, couvert de noir acier, à genoux devant le vieux Gurnemanz, dans les champs préraphaélites du Vendredi-saint ; écoute les filles-fleurs ; vois, sous la coupole du Temple, les graves et purs chevaliers. Et maintenant c'est la forêt aux arbres miraculés, d'où Siegfried s'échappe et court aux feux du roc, en brisant, du revers de Nothung, les carreau de Wotan. ce sont les dieux traversant en cortège la passerelle diaprée de l'arc-en-ciel, tandis que, du fond du Rhin, monte sous leurs pas le chant gémissant des ondines. Enfin, portées sur leurs montures aux crinières sonores, voyez les neuf filles du dieu borgne, Berceheaume, Ortlinde, Bonnefiance, Rudegarde, Grandevictoire, Blanchecrine, Conduirépée, Guerrehilde et Brunchilde, les voici dans les sifflets du vent, tandis que tintent sur les nues les fers orageux de la chevauchée.

Sous la main j'ai un album, tout semblable aux keepsakes des familles. Douze disques. Je lis sur la couverture : *Richard Wagner. Festival de Bayreuth, 1927. Fait par Columbia avec l'approbation de Siegfried Wagner.*

On me dit :

— Enregistrement électrique, nouveaux diaphragmes métalliques combinés avec des chambres de résonance à section étroite, échelle musicale étendue de deux octaves. Méthodes nouvelles de sélection et de condensation...

Je réponds :

— Taisez-vous. Que m'importe à présent votre science! Cet album renferme pour moi les ombres du passé. Laissez-moi seul, laissez! Que je ferme les yeux, et, que, du coin de l'âtre, j'entende monter ces grandes voix...

Aujourd'hui, j'ai droit au miracle.

HENRI BÉRAUD.

(Ile de Ré. — Déc. 1927.)

---

## Critique des Disques

par Emile VUILLERMOZ

Dans cette rubrique, nous analyserons chaque mois les productions les plus caractéristiques de nos meilleures maisons d'édition. Nous chercherons à en dégager la valeur musicale et à en souligner les mérites qui n'apparaissent pas toujours à une première audition. En toute indépendance, nous attirerons également l'attention des fabricants sur les imperfections artistiques ou techniques dont leurs enregistrements peuvent encore souffrir. C'est, en effet, par le contrôle attentif et loyal d'une critique sans parti-pris que l'édition mécanique se purifiera progressivement et nous donnera des documents inattaquables qui nous permettront de constituer des archives musicales d'une incomparable valeur.

*Beaucoup d'œuvres étant enregistrées simultanément par plusieurs marques différentes, nous prions nos lecteurs de vouloir bien noter l'indication d'origine qui accompagnera chaque titre (B) désignera les disques Brunswick, (C) ceux de Columbia (G) la production de la Compagnie Française du Gramophone et (O) celle d'Odéon.*

### Théâtres lyriques

Nos grandes maisons d'édition sont en train de rajeunir, par le procédé de l'enregistrement électrique, tout leur ancien répertoire de drames lyriques, d'opéras et d'opéras-comiques. Pendant qu'il en est temps encore, adjurons-les de porter toute leur attention sur la qualité de l'accompagnement d'orchestre. C'est par là que pèchent les meilleures réalisations. On s'imagine qu'il suffit d'une orchestration réduite pour soutenir la voix d'une vedette qui accaparera victorieusement le premier plan. Est-il besoin de démontrer que cette conception, excusable pour le vieux répertoire, n'est plus admissible pour la musique moderne, dans laquelle l'atmosphère symphonique joue un rôle de premier plan.

Nous sommes heureux de constater que nos éditeurs commencent à le comprendre. Henri Béraud nous a dit son émotion en présence des

enregistrements du Festival de Bayreuth. (C). Nous aurons l'occasion de revenir sur ces disques étonnants qui ont fixé, dans des conditions rares de perfection, les bouffées de sonorités wagnériennes sortant du fameux « abîme mystique ». Certains d'entre eux représentent, au point de vue technique, un progrès considérable sur tout ce qui a été réalisé jusqu'ici, dans ce domaine. Est-il vraiment impossible d'obtenir le même résultat avec des orchestres français? La qualité de timbre des cuivres, la pureté des harpes et le pathétique chaleureux du quatuor, donnent, à chaque instant, des impressions d'un relief surprenant.

Signalons le bel effort accompli par l'incomparable Ninon Vallin, la cantatrice la mieux douée que je connaisse, celle qui chante comme elle respire, avec une aisance, une limpidité, une fluidité et une variété d'accents inimitables. Cette artiste,